Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 43

Artikel: Les amis
Autor: Petit-Senn, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217539

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VIEUX LAVAUX

LE VIEUX LAVAUX

A MM. Louis Penard et Dr Louis Meylan, président et vice-président de l'Association du Vieux Lavaux.

Lorsque sur le couchant inondé de lumière
Se profile Marsens aux dentelles de pierres ;
Lorsque vous contemplez par un soir recueilli
Les toits bruns de Rivaz, de Grandvaux, de Cully ;
Lorsque votre regard s'attache sur Glérolle,
Acteur rentré dans l'ombre ayant joué son rôle ;
Lorsque vous écoutez la grave voix d'airain
Des cloches de Villette ou de St-Saphorin,
Oh ! ne sentez-vous pas comme un frisson qui passe
A travers votre cœur ? Et, remontant l'espace,
Votre esprit, captivé par ces riants tableaux,
Ressuscite le Vieux Lavaux.

1

Des sapins accrochés aux parois des ravines,
Et des pierriers couverts de ronces et d'épines,
Telle était la contrée au terrain âpre et dur
Que le lac reflétait dans son miroir si pur.
Le soleil embrasait les terrasses stériles
Où, parmi les cailloux, se glissaient les reptiles.
La mort, comme un vautour, plânait sur les coteaux
Encor déserts du vieux Lavaux.

2.

Des proscrits, les premiers, non sans inquiétude,
Cherchèrent un refuge en cette solitude.
Ils marchent prudemment : l'écho, de roc en roc,
A répété le cri de l'ours et de l'auroch,
Signal du long combat de l'homme et de la brute.
L'homme tient de son sang le sol qu'il lui dispute,
Puis rejoint sur le lac sa hutte de roseaux,
Premier abri du Vieux Lavaux.

3.

L'Helvète en ses forêts vivait sans loi ni maître.
Il fallut un César pour enfin le soumettre
Et pour lier son sort à l'empire romain.
Bientôt, au vif des bois, la hache ouvre un chemin
Aux soldats, aux colons, et la voile latine
Au rythme des zéphirs sur le Léman s'incline.
Des thermes, des villas, de modestes hameaux
Surgissent dans le Vieux Lavaux.

4.

Bacchus a ses autels. Affranchis, gentilices
A leurs dieux favoris présentent les prémices.
Mais un missionnaire, en mains tenant la croix
Apparait en ces lieux. La douceur de sa voix
Convertit les païens, les émeut, les console :
Jésus de Nazareth a supplanté l'idole,
Et les temples détruits cèdent leurs matériaux
Aux églises du Vieux Lavaux.

5.

Gourze, la blanche tour sur la colline verte,
Evoque l'heureux temps où filait Reine Berthe.
L'on accourait d'ici des villages voisins
Quand, tel un ouragan, passaient les Sarrasins
Qui semaient derrière eux le meurtre et les rapines.
Et l'on dit qu'à minuit, fantôme dans les ruines,
Berthe revient parfois, comme aux temps féodaux,
Bénir son pays de Lavaux.

6.

Les frères de Haut-Crêt, vêtus de bure rêche,
Suspendant leur prière, ont pris en main la bêche.
(Dix siècles avant eux, l'esclave Dezalys
Taillait dans le désert à peine un oasis).
Quelle besogne encor ! Sous les midis torrides
Comme sous le joran les moines intrépides
Disciplinent leurs corps, sans plainte et sans repos,
A défricher le Vieux Lavaux.

7.

Une longue patience, un labeur opiniâtre
Ont fécondé la terre où le chasseur, le pâtre
Osaient seuls pénétrer. Des vignes en gradins
Aux flèches du soleil exposent leurs raisins.
Troubadours, chevaliers en quête d'aventure,
Pélerins las portant la corde à la ceinture,
S'arrêtent tour à tour dans les vastes caveaux
Des Abbayes du Vieux Lavaux.

8.

Puidoux, Marsens, Glérolle, ô témoins taciturnes
Des temps des Montfaucon et des Landry de Durnes !
Edifices déchus ou tombés en débris,
Le moineau niche seul dans vos machicoulis
Qu'aimaient bien autrefois les archers de Lausanne.
Où sont-ils les prélats en violette soutane ?
Leurs blasons mutilés n'ornent plus les panneaux
De leurs châteaux du Vieux Lavaux...

9.

Mil cinq cent trente six. Entendez-vous les fifres
Et les tambours bernois ? Ces lourdauds, ces stauffi-
Desquels on plaisantait, inondent le pays. (fres,
Silence, plus un mot ! votre sol est conquis.
Les bourgeois de Lutry savent ce qu'il en coûte
De résister à l'ours et de barrer sa route.
C'est l'ère des baillis, des dîmes, des impôts,
C'est la Réforme, ô Vieux Lavaux...

10.

Un brave qui croyait au droit plus qu'à l'épée,
Pour son pays sujet rêvait une épopée.
Hélas ! tout près du but, veillait la trahison.
Du sublime projet l'échafaud eut raison.
Mais ton échec, Davel, valait une victoire.
Pour vivre dans nos cœurs tu descends de ta gloire,
On exalte ton nom, on flétrit tes bourreaux.
O preux soldat du Vieux Lavaux !

11.

La Bastille est détruite et la nouvelle France,
Par dessus le Jura souffle l'indépendance.
Excellences de Berne, il faut vous résigner,
Dans le canton de Vaud, le Vaudois veut régner.
Comme il n'est pas méchant, il borne sa revanche
A peindre ses volets aux couleurs verte et blanche.
Oubliez désormais vos intérêts rivaux ;
Il est suisse, le Vieux Lavaux !

12.

Dans la combe de Brêt, florissait une ville.
Un soir un malheureux qui cherchait un asile
Fut chassé sans pitié par tous les habitants :
« Nous tolérons ici ni gueux, ni mendiants ! »
Or le pauvre en haillons était le Christ lui-même.
Aussitôt sur la ville, il lança l'anathème.
L'orgueileuse cité disparut sous les flots :
Voilà ce que contaient les vieillards de Lavaux.

13.

Conservez vos secrets, demeures médiévales,
Aux meneaux de molasse, aux portes ogivales ;
Maisons bien de chez nous, qui joignez à la fois
Le socle savoyard et le grenier bernois,
Maisons qui respirez et la paix et l'aisance,
Vos murs ont-ils gardé l'écho de la romance
Que les femmes chantaient en tournant leurs fuseaux
Près des berceaux du Vieux Lavaux ?

14.

Reverrons-nous l'époque où mille parasites
Epargnaient à nos ceps leurs funestes visites ?
En octobre les chars se suivaient tard le soir.
Les filles et garçons veillaient dans le pressoir,
Prenant des libertés, qu'on ne prend qu'aux vendanges.
Et le moût qui giclait sous l'effort des phalanges
Faisait jaillir le rire et les gaillards propos.
Dans les villages de Lavaux.

15.

. . . . . .

Le souffle du progrès qui sans remords emporte
Plus d'un doux souvenir comme une feuille morte,
Ternira-t-il le sol qui produisit Davel
Et dont Hodler goûtait le cachet personnel ?...
La nature et l'outil, l'histoire et la légende
Ont fait de toi l'Eden de la Suisse romande.
Dans ton cadre d'azur : bleu du ciel, bleu des eaux.
Reste toujours toi-même, ô cher et vieux Lavaux.

J.-B. Bertrand.

Entre maris. — Ah ! mon cher, les maux d' yeux coûtent joliment de l'argent. L'autre jour, le fouet d'un cocher atteignit ma femme à l'œil. Elle dut aller chez l'oculiste, et j'en ai eu pour un louis !

— Et vous vous plaignez ! Eh bien ! moi, la semaine dernière, comme je me promenais avec ma femme, un bijou lui tapa dans l'œil, j'en ai eu pour cent louis !

Paresse. — On parle d'un peintre dont la paresse est proverbiale.

— Il est tellement flemmard, renchérit Berlureau, qu'il ne fait que des paysages d'hiver pour ne pas se donner la peine de mettre des feuilles aux arbres.

De qui vient-elle ? — Je ne sais pas de qui de nous deux notre fille tient tous ses défauts ? Pas de moi toujours.

— Oh ! non, ma chère, car vous les avez tous conservés !

LES AMIS

QU'IL est doux d'avoir des amis ! des personnes qui vous abordent l'air riant, qui vous serrent la main, vous disent : *Mon cher,* et qui doublent vos plaisirs en les partageant ! Mais des humoristes, des misanthropes, peut-être, m'ont dit que ces amis si communs étaient comme le crédit dans le commerce ; qu'il fallait, pour les conserver toujours, n'en avoir jamais besoin. Vous concevez combien je me suis récrié contre cette opinion, comme je l'ai combattue ! il est fâcheux pourtant que je n'aie pu convaincre par des faits ceux que j'ai cherché à persuader par mes raisonnements.

Il nous arrive à tous certaines choses, nous nous trouvons tous dans certaines circonstances qui semblent donner quelques prétextes à l'amertume des préjugés avec lesquels on juge les amis du jour, et c'est contre ces faits que je veux prémunir les simples, en motivant à leurs yeux la conduite de ces amis-là, en les excusant de l'apparente froideur qu'ils nous témoignent, et de l'abandon momentané où ils nous laissent quelquefois.

Vous avez une brillante fortune, une jolie femme, une cave bien fournie et une bonne cuisine ; avec cela vous devez avoir des amis chauds, assidus, enthousiastes, voyant votre mérite à travers les jouissances que vous leur procurez, jugeant votre goût aussi bon que celui de vos vins, vous offrant des services dont vous n'avez que faire, et faisant auprès de vous du dévouement à bon marché, qui ne leur coûte pas plus qu'il ne vous sert. Supposons qu'il vous arrive un revers de fortune ; sans doute aucun, ces amis-là vous quitteront ; mais pourquoi leur en savoir mauvais gré ? ils ont de bonnes raisons pour le faire.

« Nous avons été témoins de votre bonheur, diront-ils, nous l'avons même partagé, et c'est pour cela que nous ne voulons point voir votre misérable condition ; nous vous rappellerions trop les beaux jours qui ne sont plus, notre présence vous transporterait dans un ordre de choses que vous devez oublier, pour ne pas sentir toute l'amertume de votre situation présente ; il serait trop cruel pour vous de nous recevoir moins bien que par le passé ; vous gémiriez en nous voyant sabler votre vin du cru, après nous avoir fait savourer du vin de Champagne ; nous devons avoir la délicatesse de vous épargner ce crève-cœur, et nous nous retirons. »

Eh bien, qu'y a-t-il donc là qui ne soit juste et bien senti ?

Partez-vous pour une ville éloignée ? les amis vous accablent de lettres à porter à leurs adresses, de paquets, de groups, de colis, ni plus ni moins que si vous étiez vous-même un roulage accéléré ; et vous avez l'injustice de les trouver importuns, incommodes, indiscrets ? Quoi ! ne voyez-vous pas que c'est de la confiance qu'ils vous témoignent : ils remettent leurs intérêts entre vos mains, ils poussent la bonne opinion qu'ils ont de votre adresse à les obliger, jusqu'à vous faire faire la contrebande pour eux, et ne vous chargent ainsi de fonctions délicates que pour vous prouver combien ils estiment votre capacité ! N'êtes-vous pas flatté des valeurs que vous remettent, en économie de port, les banquiers vos amis ? N'êtes-vous pas fier de la probité qu'ils vous supposent, de rouler en chaise de poste, entouré d'or et d'argent, et d'arriver au terme de votre course comme le galion d'Acapulco ?

Avez-vous besoin d'un prêt, d'une commandite, d'un secours pécuniaire enfin, qui vous permette d'activer votre industrie ? soyez sûr que vos amis vous le refuseront. Mais cela doit être; ils savent combien les rapports d'intérêt nuisent à ceux de l'intimité ; ils veulent toujours trouver en vous un ami et non un débiteur ; ils aimeraient mieux vous voir gêné dans vos affaires que dans vos liaisons avec eux, et ils prétendent n'altérer en rien la pureté de leur attachement pour vous, et le désintéressement du vôtre pour eux. En un mot, s'ils vous ferment leur bourse, c'est pour pouvoir toujours vous ouvrir leur cœur, soyez-en sûr.

Etes-vous auteur, journaliste, les amis n'achèteront point vos œuvres, et ne s'abonneront point à votre feuille. Mais cela se comprend ; les petits ca-

deaux entretiennent l'amitié ; ils comptent sur vos largesses et non point sur leur argent pour avoir de vos productions ; ils ont une trop haute idée de votre magnificence pour croire qu'ils puissent, sans vous faire de la peine, vous traiter en pareil cas comme un étranger. N'auraient-ils pas mauvaise grâce à payer les phrases écrites que vous leur débitez oralement et gratuitement tous les jours ? D'ailleurs si le livre réussit, votre succès sera bien plus glorieux quand les étrangers seuls en auront fait tous les frais. Ainsi raisonnent vos amis : admirez donc leur délicatesse !

Manquez-vous à votre *cercle,* êtes-vous malade, venez-vous à mourir ? tout cela peut se passer sans que vos amis le sachent, à moins que vous ne vous trouviez dans l'ornière profonde de leurs habitudes, et que votre existence n'ait quelque point de contact avec leurs plaisirs quotidiens ; alors votre partenaire au *mort* s'informe de votre état ; votre adversaire au domino gémit sur votre absence, et quelques phrases lugubres, telles que : *c'était un bon enfant, c'est dommage, ah ! c'est bien triste !* accompagnent votre décès, vous servent d'oraison funèbre, et n'empêchent point que le goûter du dimanche suivant ne soit animé et très gai, si le vin y est bon et le poisson bien cuit.

Ne vous étonnez pas de cette insensibilité ; elle seule peut adoucir les maux de la vie.

Hélas ! j'avais commencé cet article avec l'intention de voiler sous une forme riante la peinture de ces infirmités morales de l'humanité. Mais je sens que ma plume se refuse à égayer ce qui serre et navre mon cœur ; je sens que l'aigreur perce dans mon style, et je finis vite pour ne point prendre un ton si étranger à mon caractère.

J. Petit-Senn.

Au concert. — Un homme se présente dans un café, comme musicien, et demande à parler au maëstro pour être embauché dans la troupe du concert.

— De quel instrument jouez-vous ? lui demande celui-ci.

— De la petite soucoupe pour la quête, répond-il d'un air entendu.

LES FEUILLES MORTES

Voici l'automne : il pleut !... et cette lente pluie
Glissant dans le feuillage éploré qu'elle essuie
Emplit mon âme de langueur.
Le vent passe, gémit, les feuilles se soulèvent
Comme pour respirer ; on dirait qu'elles rêvent,
La nature soupire et meurt.

Sur les chemins luisants se plongent, des lumières,
Les longs reflets mouillés, et des fantômes errent
Dans l'humide brouillard, la nuit.
Le vent s'en va pleurer longuement sur les tombes...
Comme des flocons bruns les feuilles tremblent, tom-
Et le vent léger les poursuit. [bent

Tous les volets sont clos, chacun dans sa demeure,
Les pieds près de la braise écoute râler l'heure,
Malgré soi l'on songe à la mort ;
De tristes souvenirs raniment nos souffrances ;
Le vent siffle au dehors, les feuilles tournent, dan-
Se livrant à leur pauvre sort. [sent

Il voltige dans l'air une sourde détresse,
Et le gémissement, la plainte, la caresse
De ce vent, nous font soupirer.
Les oiseaux sont partis, les belles fleurs s'étiolent,
Le vent heurte furieux, et les feuilles s'envolent !
On a peine à ne point pleurer.

André Marcel.

LE VOYAGEUR SENTIMENTAL OU MA PROMENADE A YVERDON

(Suite.)

L'Auberge.

Je regardai ce mouton de l'œil d'intérêt que je porte sur un homme dont on m'a dit du bien. Cet animal me paraissait être plus qu'un mouton. Comme ce sensible boucher me semblait si peu fait pour l'être !... La pourpre des rois vaut-elle la bure qui couvrait cette âme-là ?

Nous arrivons à l'auberge de Cossonay ; il était encore nuit : nous faisons allumer grand feu, et apporter du vin. Tout en buvant, je vis mon boucher cherchant quelques sous dans une petite bourse, où il avait bien de la peine à en trouver, et les partageant, ou plutôt les dépensant avec son mouton. A l'instant je tire six francs de ma poche, et j'en fais présent au bon animal, de peur de blesser la délicatesse du maître. Mon ami en fit autant ; et nous partîmes. Il me semblait en chemin que j'avais besoin de retrouver cet homme. Une émotion du cœur est le plus prompt de tous les liens.

Passant, l'homme au mouton porte un habit gris, veste et culotte grises ; ses cheveux noirs et plats tombent sur ses épaules : si vous le rencontrez, donnez-lui encore six francs, et tirez sur moi à vue.

Cossonay.

Quoique situé à une lieue du beau lac Léman, Cossonay, où nous arrivions, ne jouit pas du superbe aspect de cette nappe d'eau, où l'œil ravi voit les Alpes se reproduire.

Le concert.

Tout lugubre qu'est Cossonay, il réveille en moi le plus agréable souvenir. C'est là que j'ai vu un père, une mère, une fille et deux fils, formant entr'eux le plus charmant concert. Quel tableau ! L'accord des âmes me faisait trouver plus doux celui des instruments. Je refusais d'y joindre ma voix comme j'eusse évité un temple que j'aurais craint de profaner. Combien je jouissais du plaisir de ce père et de cette mère ! avec quel délicieux attendrissement j'arrêtais sur eux mes regards et je les y reportais encore !...

La chute.

Nous nous acheminions sur nos bêtes, plus attentifs à prévenir leurs faux pas sur la glace qu'à les faire avancer. Ma manière de monter à cheval donnait à la Joie une forte défiance sur celle de m'y tenir. En vain m'étais-je vanté à lui d'exceller dans tous les exercices. J'ai bien peur, me disait la Joie, que tu ne fasses séparation de corps avec ta tête ! Hélas, au moment où, sur le ton goguenard, je lui reprochais de ne pas faire séparation d'esprit avec la sienne, ma rossinante glisse et tombe ; je n'eus que le temps de m'élancer pour aller m'étendre à quelques pas dans deux pieds de neige, et y réfléchir sur les vicissitudes humaines.

L'heureuse rencontre.

Je ne sais pas trop quelle figure je faisais ainsi couché, près de ma bête étendue auprès de moi. Elle amusait sans doute mon cher la Joie, qui, au lieu de me secourir, cloué sur sa rosse, occupé à me contempler et à rire, paraissait tout orgueilleux de se trouver si bon prophète.

— Hélas ! mon cher, lui criai-je piteusement, tu as lu cette catastrophe dans *Nostradamus.*

— Et toi tu la lis sur la neige.

J'y serais encore, il riait encore, si de charitables paysans ne m'eussent pas déterré aussi raide, aussi blanc qu'un sac de farine.

— Où allez-vous, mon cher monsieur ?

— Hélas ! bonnes gens, je ne vais pas, comme vous voyez, je m'arrête.

— Oui, reprit l'un d'eux, monsieur fait halte.

— Je compte danser ce soir à Yverdon, et, pour mes péchés, j'ai pris cette jument qui m'y conduit, comme vous voyez, sauf erreur ou omission.

— Eh bien ! monsieur, nous allons vous replacer sur votre monture après l'avoir replacée elle-même sur ses jambes.

C'est ce qu'ils firent, en me félicitant sur une chute aussi heureuse.

— Bon voyage, monsieur, gardez-vous de faire de fréquentes haltes sur la route, si vous avez envie de danser ce soir à Yverdon.

— Très obligé, mes amis ; je profiterai du conseil.

Ces braves gens marchaient à petits pas ; ma bête allait pareillement, toute honteuse de sa chute, ce qui fit que je ne perdis rien de la conversation suivante :

Maître Pierre et Jacques.

Ne crois-tu pas, Jacques, qu'il mériterait moins d'aller danser à Yverdon, qu'à l'hôpital des fous ; je doute même qu'on y en trouvât un seul qui voulût s'exposer à se rompre mille fois le cou, et à se geler les membres, pour lever le pied avec quelque amoureuse.

— Eh ! parbleu,compère, à son âge n'en faisiez-vous pas aussi des vôtres ?

— Oui, oui, j'en faisais bien quelques-unes, répondit maître Pierre, du ton d'un homme à bonnes fortunes.

— Ne vous souvient-il pas des nuits, souvent bien froides, que vous passiez à vous enrhumer. sous les fenêtres de la mère Jeanne, tout content quand vous en attrapiez quelques mots ?

— Folie que tout cela !

— Ne vous souvient-il plus du temps où vous alliez dénicher des merles et voler des prunes, au risque de vous rompre le cou, pour les offrir à la mère Jeanne le jour de sa fête ? Ah ! compère, ne vous en souvient-il plus ?

— Folie ! folie !

— Encore aujourd'hui ne voyagez-vous pas, au milieu de l'hiver, pour gagner quelques misérables sous ?

— Belle raison ! il faut vivre.

— Eh bien, maître Pierre, dans la jeunesse il faut aimer. La folie que ce monsieur fait pour l'amour, vous la faites pour l'argent ; moi je la faisais pour la bouteille ; un autre... et de toutes ces folies, la mère Jeanne vous dira que celle que vous faisiez pour elle était la meilleure.

Le plaisir.

J'admirais le bon sens de Jacques, et j'eusse tiré un plus grand fruit de ses leçons si ma jument qui, tout à coup s'anima d'un plus beau feu, en approchant de La Sarraz, ne m'eût empêché de l'entendre.

Oui, sans doute, Jacques a raison ; chacun poursuit le plaisir selon ses inclinations, à sa manière. L'objet est unique ; on ne varie que sur la route à tenir pour l'atteindre. Un sybarite le cherche sur la terre ; un anachorète le voit dans les cieux ; moi, je le vois à Yverdon ; la Joie l'y voit aussi.

(A suivre.) M. VERNES.

ASSOCIATION DES VAUDOISES

Comité Central.

Le Comité Central de l'Association s'est réuni samedi 21 octobre, chez Mme Widmer-Curtat, à Lausanne. Les sections de Cully, Grandson, Lausanne, Genève, Orbe, Vevey-Vaudoise y étaient représentées par Mmes Nagel, Walter, Mermod, Emery, Schaer et Bauverd. Le Pays d'Enhaut et la « Payerna » s'étaient fait excuser.

L'appel fait à Cossonay par Mme Lœffler-Delachaux a été entendu : Après Bussigny, La Vaudoise-Vevey a envoyé environ 75 kg. de fruits et de légumes ; Orbe, 340 kg. et 4 kg. de miel ; Cully, 300 kg.; des quêtes ont été faites avec succès dans plusieurs villages. La caisse centrale participera par un don de 20 fr. aux frais d'expédition des colis.

Mme Schnetzler a rappelé la réussite de l'assemblée de l'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses. Les sections sont priées de venir au prochain Comité Central, avec une décision ferme pour ou contre l'entrée de l'Association dans l'Alliance.

Répondant à une aimable invitation de la « Payerna », réorganisée sous la présidence de Mme Yvonne Pouly, précédemment à Vevey, l'Association tiendra sa Vme Assemblée générale, en 1923, à Payerne.

Les sections qui ont des amendements à demander aux statuts de l'Association, sont priées de les faire connaître soit par écrit, soit au cours du prochain Comité Central.

DEMANDEZ PARTOUT
„Lux" Cocktail
L'AS DES APÉRITIFS
MARQUE DEPOSEE DIQA DISTILLERIE VALAISANNE S.A SION

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat.
J. Monnet, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.